

*Haute-Loire, 16 juin 1944*

*D'où vient ce bruit ? Est-ce une rafale qui affole les sapins noirs ? Quelle est cette ombre ? Celle d'un nuage qui s'effiloche devant la lune ? Et ce grincement ? Un volet mal fermé qui frotte contre le mur ? Et cette plainte ? Une effraie, un engoulement ? Je sens l'angoisse monter en moi. Comme si, plongeant ses racines dans les tréfonds de la terre, elle faisait pousser les rameaux d'une liane vénéneuse qui s'empare de mes pieds, s'enroule autour de mes jambes, s'insinue dans mon ventre, pénètre mes poumons, noue ma gorge et disloque mes pensées. J'accomplis de manière mécanique des tâches dérisoires – poser une assiette sur la table, couper une tranche de pain, remplir un verre d'eau... – et surtout tenir mes terreurs en laisse. Mais mon cœur n'obéit pas, il bat trop fort, il va exploser.*

*La nuit est tombée. Dans la solitude de cette contrée, je suis encerclée par les ténèbres. Te souviens-tu, Victor, quand je ne voulais plus entendre gémir ce vent, ni sentir les courants d'air glacés qui se glissaient partout, et quand tu me serrais dans tes bras pour me réchauffer et me protéger ?*

*On dit qu'ils viennent à l'aube... J'ai froid. Il fait si froid dans cette maison, sur ce plateau battu par les vents... le vent, je l'entends encore et encore malmener les sapins noirs. Il couvre les autres bruits, même celui des battements de mon cœur. Un sentiment de catastrophe imminente. On dit qu'ils viennent à l'aube mais pourquoi ne viendraient-ils pas le soir ? Oh, ce vent ! Le feu*

*rougeoie dans la cheminée, quel pays de misère où il faut encore se chauffer au mois de juin. Le chat dort près de l'âtre dans la corbeille qu'il s'est appropriée au détriment des pommes de pin... Je prends un livre, je vais oublier ma peur et ma solitude, ma solitude plus que ma peur, mon chagrin plus que ma solitude. Finette, la chienne de Suzanne, s'assied à mes pieds et me donne des petits coups de museau, pour réclamer des caresses. Tu as donc besoin d'être rassurée, toi aussi ?*

*Elle penche la tête sur le côté comme si elle m'implorait – mais je ne sais pas ce que tu veux me dire, ma belle. Je caresse son pelage soyeux, j'insiste sur la ligne blanche qui remonte sur son front en délimitant un masque noir autour de ses yeux orange. Comme moi, tu as été abandonnée, trahie, et tu ne peux pas davantage en comprendre la raison. Qu'y a-t-il, ma belle ? Pourquoi tressailles-tu ? Pourquoi dresses-tu les oreilles ? Pourquoi les plaques-tu en arrière ?*

*Le chat saute hors de son panier pour filer se cacher sous un fauteuil. La chienne se dégage de la muselière de mes mains et bondit vers la porte en grondant, le poil hérissé. Non, tais-toi, n'aboie pas, tu m'empêches d'entendre ce qu'il se passe dehors, ce n'est rien, un renard qui traverse le jardin.*

*— Chut ! silence ! silence, Finette !*

*Finette s'est figée dans une posture de défense, tous les sens en éveil, il me suffit de remarquer la noirceur de son regard pour comprendre qu'elle sait mieux que moi déceler une menace. Je savais que cela arriverait. Je distingue maintenant le bruit d'un moteur – de plusieurs moteurs ? – qui se rapproche en déchirant le silence. Le crissement des roues sur le gravier. Mon cœur s'est arrêté de battre. Claquement de portières. Finette aboie furieusement. Coups violents frappés contre la porte. Quelque chose d'irréparable commence. Une seconde d'attente, vaste comme la nuit. Une seconde comme une eau pour qui se noie. L'eau du puits sans fond dans lequel j'ai l'impression de tomber.*

*— Armée allemande, ouvrez !*

*Finette se déchaîne et aboie comme un démon.*

*— Tais-toi, sinon ils vont te tuer, stop, couché, pas bouger !*

*La chienne si bien dressée par Suzanne obéit, retenue par la camisole invisible de sa dévotion, laissant entendre seulement ce gémissement qui semble provenir de ses entrailles. Le chat, tapi sous le meuble, observe.*

*Maintenant, plus une seconde à perdre. Je commence à prendre conscience de ce qui m'arrive et je rassemble toutes mes forces. Fuir ? Non, ils ont certainement cerné la maison. Ils tambourinent de plus belle.*

— *Armée allemande, ouvrez immédiatement !*

*J'essaie de dominer ma peur. J'ouvre le plus calmement possible mais je dois aussitôt détourner la tête, aveuglée par la lumière d'une torche électrique braquée sur moi. Deux masses puissantes me bousculent et m'obligent à reculer et à leur céder le passage. Uniformes vert-de-gris, casques, bottes de cuir, mitraillettes. Des soldats de la Wehrmacht.*

— *Que voulez-vous ? Vous avez vu l'heure ?*

— *Madame Leroy ?*

— *Docteur Leroy ! Qui êtes-vous ?*

*Ils ne daignent pas répondre. Visages renfrognés dont je distingue mal les traits que dissimulent partiellement les casques. Pas très jeunes, semble-t-il, ce n'est pas du premier choix, les meilleurs éléments sont envoyés au front. Le plus vieux aurait presque l'air bonasse dans d'autres circonstances. L'autre est défiguré par une cicatrice qui tord sa bouche en un rictus déplaisant. Un accent bizarre, rauque, pas tout à fait germanique. Des Tatars ? Réputation sinistre. Ne pas montrer ma peur, rester distante et polie, les prendre de haut sans les provoquer.*

— *Que voulez-vous, messieurs ? Il est tard et je suis seule, je ne reçois personne à cette heure-ci.*

— *Vous êtes en état d'arrestation, madame, suivez-nous. Pas d'histoires.*

*Finette gronde, je dois la retenir. Je proteste pour la forme. Manifestement, si j'en juge par leur attirail (mitraillettes, revolvers, poignards, ils ont toute la panoplie), je ne suis pas en position de force.*

— *Où m'emmenez-vous ? Pourquoi ?*

— Herr Major vous expliquera. Inutile de discuter.

*En signe d'explication, le plus âgé brandit une paire de menottes. Ça va, j'ai compris. Mes genoux flageolent. Cette arrestation a-t-elle un lien avec Gilbert ?*

— *Je ne peux pas laisser mon chien.*

— *Gut, le chien venir avec nous.*

*Mon sang se glace. Quelle idée stupide m'a traversé la tête ? Je ne veux pas qu'ils s'en prennent à Finette, j'ai promis à Suzanne de veiller sur elle. Mais je dois feindre l'indifférence, rassurer la pauvre bête qui s'est réfugiée entre mes jambes. Tu vas venir avec moi, ma grande, sois sage. Elle s'aplatit sur le sol comme si elle voulait s'y incruster. Poil hérissé. Plaintes contenues. Mon sentiment d'impuissance est tragique, ils n'ont pas touché à leurs mitraillettes mais elles sont là, pendues à leurs épaules.*

— *J'ai des rendez-vous très importants demain. Je suis médecin. Il y a des gens qui ont besoin de moi. Des enfants !*

*Ils ricanent.*

— *Schnell, raus, plus vite, madame !*

— *Attendez !*

*Je me dirige d'autorité vers mon bureau pour récupérer mon sac à main. L'un des sbires s'en empare, en renverse le contenu et tâte la doublure pour vérifier que je n'ai rien caché. Visiblement déçu, il remet à l'intérieur mon porte-monnaie et mes papiers d'identité mais il confisque mon stylo-plume, mon poudrier et mes clés. Aucune importance, ce qui compte, c'est mon agenda, posé là, en évidence, à côté de mon bloc d'ordonnances, de la lettre d'adieu de Victor, des courriers de Suzanne, de toutes ces pseudo-pièces à conviction. Je veux qu'ils les prennent... Pourquoi ne s'y intéressent-ils pas, ces abrutis ? D'ailleurs, pourquoi ne fouillent-ils pas la maison ? M'ont-ils surveillée ? Sont-ils certains que je suis seule ? Ou attendent-ils mon départ pour tout saccager comme l'a fait la Milice dans notre appartement de Saint-Étienne ? En cas d'arrestation, on est supposé avaler les papiers compromettants, mais en l'occurrence je n'ai rien à me mettre sous la dent, tout ce qui est compromettant est dans ma tête ou en sécurité chez Louis. C'est moi qui suis*

*compromettante, c'est moi qu'il faudrait supprimer, maintenant, tout de suite, il faudrait que j'aie ce courage. Mais comment ? Sauter par la fenêtre n'a aucun sens, je suis au rez-de-chaussée. Prendre un couteau dans le tiroir et me le planter dans le cœur, comme dans une scène d'opéra ? Immonde instinct de survie. Détestable espoir qui laisse croire que vous avez une chance de vous en sortir. Je parviens juste à suivre un dernier conseil, si trivial soit-il, et, prenant un ton qui se veut hautain, je déclare que je dois aller aux toilettes avant de partir.*

— *Je vous accompagne, dit le plus vieux... (Et voyant ma mine choquée :) Vous pourrez fermer la porte.*

*Ainsi en est-il de ma dignité ! Je prends tout mon temps, d'abord parce que l'idée qu'ils puissent m'entendre uriner me bloque, mais aussi pour le plaisir de les faire attendre, c'est le seul minuscule pouvoir qu'il me reste. Voilà, au moins, je ne me pisserai pas dessus, même si j'ai peur. J'en profite pour me rafraîchir dans la salle de bain. Je regarde mes doigts rougis par tant de lavages avec cette eau glacée de la montagne, je vois le mince sillon laissé par mon alliance, comme une cicatrice. Je me recoiffe, moins pour gagner du temps que pour afficher une désinvolture que je suis loin d'éprouver.*

*Quand je reviens dans le salon, je vois le balafré feuilleter mon agenda. Si seulement il pouvait mordre à l'hameçon. Il faut que je l'appâte. Je respire un grand coup et m'approche de lui, autoritaire :*

— *Ce sont mes rendez-vous, c'est confidentiel, secret médical, refermez.*

*Je tente de le lui prendre des mains.*

— *Stop, madame !*

*Le vieux pointe sa mitraillette dans mon dos. Je n'insiste pas mais je rassemble les lettres et les enferme dans le tiroir.*

— *Ne touchez pas à mes affaires !*

*Et voilà ! Le balafré les récupère et se saisit du carnet comme d'un trophée. Cela me rappelle le geste de Gilbert. Pourvu qu'il n'oublie pas de remettre son butin à son supérieur ! Il sourit, il grimace, plutôt, fier de lui.*

*J'ai retrouvé un peu de sang-froid, je regarde autour de moi à la recherche de ce que je pourrais emporter, je glisse dans mon sac le reste du pain et une pomme toute ratatinée. C'est mieux que rien. Je bois un verre de vin pour me donner du courage. J'enfile mon manteau accroché à la patère de l'entrée, le joli manteau offert par Rose, encore un conseil donné par Diane, il peut faire froid en prison. Je mets mon chapeau. Je passe à Finette son collier et sa laisse, je lui caresse la tête entre les oreilles, la ligne blanche, le pelage si doux, mais je ne croise pas son regard. Reviendrons-nous ?*

*Au moment de franchir la porte, le chat surgit de sa cachette et bondit en crachant, le poil hérissé. Le balafré lui balance un coup de pied si violent que j'entends craquer les os de la pauvre bête qui retombe sur le sol comme une petite chose molle. Il lui brise la tête d'un coup de crosse. J'ai un haut-le-cœur, un goût de bile dans la bouche, mais mon cri reste muet. L'autre me saisit par le bras et me pousse violemment dehors, je tire sur la laisse de Finette comme si je m'accrochais au seul lien qui me rattache à tout ce que j'ai aimé. Je n'ai pas le temps de pleurer. La dernière chose que je vois est la grande horloge du vestibule. Une partie de ma vie vient de se clôturer ce 16 juin 1944 à 21 h 30 ! La porte de la maison claque, elle s'est refermée sur mon passé.*

*Dehors, la fraîcheur me fait frissonner, j'ai dû transpirer sans m'en rendre compte et je ne me sens pas très solide sur mes jambes. Trois sinistres tractions sont garées dans la cour. Il y avait donc du renfort en cas de besoin. Le vieux me pousse à l'arrière d'une voiture. Je tente de garder Finette avec moi mais il arrache la laisse de mes mains et oblige la chienne à sauter dans le coffre. Je lui crie :*

*— Finette, je suis là, n'aie pas peur.*

*Je ne peux pas m'empêcher de trembler. On a beau prévoir les choses, c'est terrifiant de les vivre... Les sbires prennent place de chaque côté de moi, je ne risque pas de sauter de l'auto en marche. Un autre soldat est assis à l'avant, à côté du chauffeur. Mes ravisseurs ne décrochent pas un mot. Ça pue la sueur*

*là-dedans, j'étouffe, je n'aurais pas dû enfiler mon manteau. Je croise les mains sur mon sac.*

— *Vous n'avez pas le droit d'enfermer ma chienne, je pensais que les Allemands aimaient les animaux.*

*D'où me vient cette idée ?*

— *Votre animal, très bien, comme dans sa niche, dit le vieux.*

— *Il ne faut pas avoir peur, madame, ajoute le balafré, de manière assez déconcertante.*

— *De quoi voulez-vous que j'aie peur ? Je ne veux pas qu'on fasse de mal à mon chien, c'est tout. Et je veux être rentrée demain. Je croyais les Allemands plus respectueux des obligations d'un médecin.*

*Les deux soldats ricanent mais j'ai eu le dernier mot. Le silence retombe. Les vitres se couvrent peu à peu de buée. Le bruit du moteur est puissant, je n'entends pas Finette, j'imagine sa terreur. La route tourne sans arrêt, ce qui, dans cette région montagneuse, ne me donne aucun indice sur notre itinéraire. J'ai envie de vomir. Nous ne traversons aucun bourg, ni Le Chambon, ni Tence, ni Saint-Agrève, ou alors je n'ai rien vu dans cette nuit profonde. L'éclairage des phares est limité. Le monde entier semble dormir, le monde entier est indifférent à mon sort. J'ai la bouche sèche. On s'enfonce dans la nuit de mon existence. Si seulement je pouvais savoir où ils me conduisent ! Et pourquoi ! Pourquoi ? À cause de Gilbert ? À cause des enfants juifs ? À cause de Diane et de Victor ? Que voudront-ils savoir ? Bien sûr, il y a tous les réseaux d'évasion vers la Suisse. Mais est-ce que ça les intéresse encore, alors que la dernière phase de la guerre est en train de se jouer ? Comptent-ils sur moi pour remonter jusqu'à Victor, jusqu'à l'état-major des FFI ?*

*J'ai perdu le fil, je ne parviens pas à identifier les hameaux que nous traversons, la corpulence de mes gardes m'empêche de voir la route. Le trajet me paraît interminable, mais j'ai perdu toute notion du temps. Nous ralentissons, il me semble distinguer maintenant des maisons, une ville. Laquelle ? Il ne peut s'agir que du Puy-en-Velay. Ce n'est pas mauvais signe, si l'affaire avait été très grave, on m'aurait emmenée à Saint-Étienne, ou*

*pire, à Lyon. La voiture ralentit, s'arrête. Des grilles. Une cour. Une caserne ? Une prison ?*

*Les bâtiments semblent déserts, aucune présence, aucune lumière. Où suis-je donc ? Pas de comité d'accueil. Ils me font descendre.*

*— Finette !*

*Je m'approche du coffre, j'entends la chienne japper, pleurer, gratter. Le vieux m'attrape par l'épaule, « On va s'en occuper », et j'ai peur de ce que cela peut signifier. Cette fois, je tente de me débattre, de leur échapper, de m'enfuir mais c'est stupide, je ne fais pas le poids.*

*— Allons madame, ne rendez pas les choses plus difficiles.*

*Ils me prennent chacun par un bras, je me laisse traîner comme un sac, d'abord à travers une vaste cour, puis dans le hall d'entrée d'un bâtiment qui ressemble plus à une caserne désaffectée qu'à une prison. On dirait qu'il n'y a pas âme qui vive là-dedans. Ils me font descendre l'escalier qui a tout l'air de conduire à des caves (je n'aime pas du tout cela), oui, ce sont bien des caves, j'ai toujours eu peur de ces entrailles charbonneuses. Ils éclairent avec leur torche un étroit corridor en briques où s'alignent de part et d'autre des portes en bois. Le balafré ouvre la dernière, tout au fond, et, comme je tente à nouveau de m'échapper, il me projette dans le néant.*

*— On reviendra vous chercher demain, gute Nacht, madame.*

*Je n'ai même pas le temps de crier, la porte est déjà refermée, et c'est le silence. L'obscurité. Je n'entends plus rien, je ne vois plus rien. Je suis emmurée vivante, je pense à Antigone, à l'horreur que son sort m'a toujours inspirée. Je tape de toutes mes forces contre la porte, je crie « Au secours ! Au secours ! », comme si quelqu'un pouvait me venir en aide, et je me laisse retomber sur le sol, accroupie, comme un animal pris au piège, n'osant plus bouger, imaginant des créatures immondes grouillant autour de moi. Je sanglote et hoquette : « Non, non ! », comme si j'avais encore le pouvoir de refuser ce qui m'arrive. Et quand j'ai épuisé mes forces à crier, c'est le silence de mort.*